



Facultade de Filoloxía

Grao en Linguas e Literaturas Modernas: Francés

# **Dissymétries de genre dans la langue française**

Autora: Silvia Duro Couso

Titora : Montserrat López Díaz

Curso 2018-2019



Facultade de Filoloxía

Grao en Linguas e Literaturas Modernas: Francés

# **Dissymétries de genre dans la langue française**

Autora: Silvia Duro Couso

Titora : Montserrat López Díaz

Curso 2018-2019

**Formulario de delimitación de título e resumo**

Traballo de Fin de Grao curso 2018/2019

APELIDOS E NOME:	Duro Couso, Silvia
GRAO EN:	Linguas e Literaturas Modernas
(NO CASO DE MODERNAS) MENCIÓN EN:	Francés
TITOR/A:	Montserrat López Díaz
LIÑA TEMÁTICA ASIGNADA:	Lingüística francesa

SOLICITO a aprobación do seguinte título e resumo:

**Título:** Dissymétries de genre dans la langue française




**Resumo :**

Lorsqu'on aborde la question du genre, on bute sur des dissymétries linguistiques dont le féminin est représentatif. Dans le système l'inégalité se manifeste à deux niveaux : le grammatical et le sémantique. Au niveau grammatical les dissymétries concernent par exemple la forme générique du masculin englobant les deux genres, et du point de vue sémantique-on remarque de même que certains mots changent complètement de sens lorsqu'ils passent du masculin au féminin.

Dans le présent travail nous envisagerons la formation du genre féminin en français et analyserons comment dans certains cas la formation d'un nom féminin à partir du masculin acquiert une nuance péjorative. C'est pourquoi on parle de dissymétrie, les conditions du genre féminin par rapport au masculin n'étant pas semblables. Le nom des métiers en outre l'illustre bien. Tandis que le masculin générique réunit les hommes et les femmes, le contraire s'avère bien plus rare.

Les dictionnaires témoignent du reste de cette discordance linguistique entre les deux genres et reflètent de la sorte les idées dominantes qui la sous-tendent dans la société, les représentations du groupe à un moment donné. On peut ainsi se poser la question pourquoi à l'heure actuelle prolifère le discours politiquement correct et comment il se répercute sur les usages linguistiques et dans quel but. On adoptera de ce fait un cadre sociolinguistique, parce que la problématique grammaticale et sémantique du genre n'est que l'aboutissement de l'idéologie de la société, soit retraçant des modèles du passé soit cherchant à les renouveler.

Santiago de Compostela, 6 de novembro de 2018

<p>Sinatura do/a interesado/a</p> 	<p>Visto e prace (sinatura do/a titor/a)</p> 	<p>Aprobado pola Comisión de Títulos de Grao con data <b>16 NOV. 2018</b></p>  <p>Selo da Facultade de Filoloxía</p>
---	--	--

## Dissymétries de genre dans la langue française

<b>1. Introduction.....</b>	<b>5</b>
<b>2. Étude des concepts de sexe et de genre.....</b>	<b>6</b>
2.1. Le sexe.....	6
2.2. Le gender.....	7
2.3. Le genre.....	7
2.4. Origine du genre gramatical.....	8
2.4.1. L'arbitraire des noms.....	8
2.4.2. La dimension métaphorique du langage.....	11
<b>3. La féminisation de la langue française : développement du processus.....</b>	<b>13</b>
3.1. L'irruption de la critique féministe dans le langage.....	13
3.2. Quelques considérations historiques.....	13
3.2.1. La place des femmes dans les métiers et les dénominations professionnelles à travers les siècles.....	13
3.2.2. Le rôle des Précieuses dans les changements linguistiques.....	15
3.3. Chronologie des démarches administratives pour aboutir à la féminisation langagière.....	16
<b>4. Les dissymétries langagières.....</b>	<b>20</b>
4.1. Le genre neutre et la valeur générique.....	21
4.2. Les dissymétries grammaticales.....	22
4.3. Les dissymétries sémantiques.....	25
4.3.1. <i>Madame, mademoiselle</i> .....	27
<b>5. Le dictionnaire : un témoin de l'absence de féminin dans la langue.....</b>	<b>27</b>
5.1. La genèse des dictionnaires.....	28
5.1.1. La trilogie fondatrice du XVII <sup>e</sup> siècle.....	29
5.2. Le rôle des femmes à partir du XVII <sup>e</sup> siècle.....	29
<b>6. Conclusion.....</b>	<b>31</b>
<b>7. Références bibliographiques.....</b>	<b>33</b>

## 1. Introduction

Notre société s'insère dans un système de patriarcat, autrement dit prime l'androcentrisme. Les hommes sont dans une position de privilège envers les femmes, ce qui crée une hiérarchisation sociale. Il s'agit d'une société qui opère au détriment des femmes à cause du sexisme androcentrique qui a pour conséquence le « sexisme dissymétrique ». De cette façon, la femme devient presque « invisible » jusqu'au moment où elle décide de revendiquer ses droits. Voici donc la source de notre réflexion linguistique : la lutte féministe pour atteindre sa place dans la société. Nous allons délimiter l'étude de ce phénomène à une partie précise de la francophonie : la France.

Le mouvement féministe prend son essor vers les années 70, lorsque se développe la deuxième vague féministe. Les femmes vont agir dans différents domaines (le culturelle, l'économique, ...). Cependant, le domaine qui nous concerne dans notre étude est celui de la linguistique. Dans notre analyse, nous adopterons un point de vue sociolinguistique.

La prise de conscience sur la place des femmes exige que les règles de la langue soient reformulées : nous voulons être représentées dans le discours. Nous essayerons donc de dépeindre un panoramique des différentes étapes qu'a suivi le changement langagier et des problèmes posés pour sa mise en œuvre.

Dans la première partie du travail nous analyserons les différences entre *genre* et *sexe*. Il faut souligner que le mot *genre* est polysémique, et nous l'avons utiliser tout au long du texte avec le sens de *genre grammatical*. Nous utilisons la langue en fonction de la dichotomie homme/femme – qu'on appelle le *genre prescrit*- et cela pose des difficultés à l'heure de déterminer si le genre grammatical est motivé ou arbitraire. Nous réfléchirons donc sur le point de vue de différents linguistes sur l'origine du genre grammatical.

Dans la partie suivante nous ferons un parcours historique sur la place des femmes dans les métiers selon les dénominations professionnelles, parcours historique conditionné par le changement de mentalité concernant les femmes à partir de la Renaissance. De la même façon, nous expliquerons toutes les démarches administratives suivies pour aboutir à la féminisation langagière.

La troisième partie du travail traite les différentes dissymétries langagières à niveau grammatical et sémantique. Les dissymétries grammaticales excluent la femme du discours

langagier, et les dissymétries sémantiques se traduisent dans la péjoration que contiennent certains mots quand le référent est féminin.

Finalement nous consacrerons une partie aux dictionnaires, puisque les définitions reflètent l'idéologie dominante dans la société.

Par conséquent, nous sommes face à une étude qui aborde les dissymétries de genre tant au niveau social, par la situation d'infériorité où se trouve la femme par rapport à l'homme, qu'au niveau langagier, en ceci que la femme ne trouve pas toujours sa représentation.

## **2. Étude des concepts de sexe et de genre**

L'un des défis des sociologues a été celui de dépouiller la société de la croyance que les notions de sexe et genre sont liées. Dans la langue française la bi-catégorisation des noms fonctionne selon une opposition dont les termes masculin et féminin font explicitement référence au sexe (Coutant, 2016 : 122). C'est pour cela que nous allons consacrer une partie de ce travail à éclaircir ces termes, ainsi qu'à la façon dont le genre grammatical a évolué depuis ses racines indo-européennes. Il faut souligner que les termes de *sexe* et *genre* ne commencent à se distinguer qu'à partir des années 1960 sous l'impulsion des féministes anglo-saxonnes. Dans une étude rétrospective, il faut signaler que dans l'Antiquité, Protagoras est le premier à établir une correspondance systématique entre genre et sexe (Elmiger, 2008 : 46).

### **2.1. Le sexe**

Pour la définition de ce terme il faut tenir compte de l'aspect biologique. La science différencie deux types d'humains, les hommes et les femmes. Il s'agit donc d'une catégorie biologique qui ne fait pas partie de la sphère linguistique et qu'on connaît sous le nom de *sexe*. De cette façon, d'après certaines caractéristiques biologiques, on distingue le sexe masculin et le sexe féminin. La base de cette dichotomie est le sexe chromosomique (présence des chromosomes X et Y), le sexe gonadique (présence d'ovaires, de testicules), le sexe hormonal (distribution des hormones féminines et masculines) et le sexe morphologique (organes sexuels primaires et secondaires, autres critères morphologiques) (Elmiger, 2008 : 46).

Sophie Bailly (2008 : 27) met en valeur d'autres caractéristiques qui entrent dans la création de la notion de sexe :

Il est généralement admis que les êtres humains sont soit de sexe masculin soit de sexe féminin selon leur conformité physique (apparence, taille, force) et leur fonction biologique (rôle de reproduction). La différence biologique des sexes masculin et féminin donne lieu à une

spécialisation des rôles dans la société, par exemple, les femmes s'occupent du foyer et des soins à donner aux enfants et les hommes de défendre leur territoire contre les attaques extérieures. La notion de sexe prend donc une valeur culturelle et sociale fondée sur le présupposé que certains rôles sociaux sont plus appropriés à l'un des sexes et par conséquent, inappropriés pour l'autre et acquièrent une valeur normative qui est construite socialement et qui sert de référence.

On voit comment Bailly fait appel à la valeur culturelle et sociale, ce qui conforme chacun des sexes.

## **2.2. Le *gender***

Le *gender* est aussi dénommé *genre socioculturel* et constitue l'ensemble des rôles sociaux, activités, façons de penser, comportements, propriétés, attitudes, sensibilités et expériences qui, à l'intérieur d'une culture donnée, sont considérés comme typiques pour l'un des sexes (Elmiger, 2008 : 47). Cette définition nous indique qu'il faut se débarrasser de l'idée que les catégories sexuelles correspondent à la réalité, qu'elles sont naturelles. Par conséquent, elles sont le résultat d'une construction socioculturelle.

## **2.3. Le *genre***

Ce terme a plusieurs acceptions, autrement dit il est polysémique, et il recouvre des domaines très différents (biologique, artistique, philosophique, ...). Etymologiquement, il provient du grec *γένος* et du latin *genus*. Dans le domaine de la linguistique il constitue, du point de vue grammatical, « un système de classification des noms et il se manifeste sur le plan syntaxique par des phénomènes d'accord » (Yaguello, 1978 : 111). En français le nom, le pronom, l'adjectif, l'article et le participe passé sont au masculin, ou au féminin, et ils sont exprimés soit par leur propre forme (au fém., *elle*, *la*, *recouverte*, *son amie*) soit par leur entourage (*le* sort, *la* mort). Ce phénomène d'accord ne se produit pas dans toutes les langues. En fait, d'après la typologie de Hellinger et Baussmann (Elmiger, 2008 : 49) il y a des langues à classificateurs (par exemple le chinois), qui ne suivent aucun type d'accord entre classes de mots et des langues à classes nominales où l'on distingue un sous-groupe de langues à genre dont font partie la majorité des langues indo-européennes.

Il faut d'abord distinguer entre genre grammatical et genre lexical. Selon Elmiger (2008 : 50) « le genre grammatical est une propriété inhérente au nom, qui contrôle l'accord entre le nom (le contrôleur) et les éléments satellites variables en genre (la cible). Ainsi, le genre grammatical de *vigie* est féminin. Le genre lexical se réfère à des noms contenant la propriété sémantique [+ de sexe masculin] ou [+ de sexe féminin], tels que *mère* ou *père* ».



## 2.4. Origine du genre grammatical

Pour comprendre la genèse des genres grammaticaux, il faut remonter à l'indoeuropéen, famille de laquelle proviennent les langues romanes, dont le français. L'indoeuropéen commun distinguait les genres animé et inanimé ; le masculin et le féminin étaient un sous-genre de l'animé. Au fur et à mesure que l'indo-européen évolue, on assiste à un processus de disparition de la distinction animé/inanimé au profit de la distinction masculin/féminin. Le neutre, qui correspondait à la catégorie *inanimé*, subit un effacement total dans les langues romanes. Seules les langues slaves réussissent à conserver la dichotomie animé/inanimé. Actuellement on trouve trois formes d'organisation des langues : les langues à quatre, à trois et à deux genres. À ce dernier groupe appartiennent les langues romanes. Cependant, il y a aussi des langues où les genres tendent à disparaître, c'est le cas de l'anglais ou des langues indiennes modernes. Néanmoins, la difficulté qu'entraîne le genre grammatical est celle de déceler s'il s'agit d'une catégorie immotivée et arbitraire. Comme l'explique Violi (1987 : 18), vu que la perspective la plus répandue parmi les linguistes est de voir le genre comme une catégorie grammaticale, pour eux il s'agit d'« une catégorie purement mécanique dont l'enjeu serait de simples faits d'accord ; sémantiquement immotivé, totalement arbitraire et dénué de toute signification qui soit objectivement vérifiable ». Ceci sera un point à développer dans notre travail, puisqu'il y a des divergences entre les différents auteurs.

### 2.4.1. L'arbitraire du genre des noms

La plupart des linguistes s'accordent à reconnaître la faible pertinence de la catégorie de genre dans le contexte linguistique. On peut définir celle-ci comme une catégorie « dénuée de fonction et sans motivation logique » (Violi, 1987 : 20).

Analysons de façon chronologique les différentes positions des linguistes par rapport à cet aspect du genre : s'agit-il d'une catégorie motivée ou arbitraire ?

Le linguiste Meillet (1866-1936) constate que « le genre grammatical est l'une des catégories grammaticales les moins logiques et les plus inattendues et que la distinction des noms entre masculins et féminins est totalement dénuée de sens » (Violi, 1987 : 20). Pour lui, le genre grammatical a évolué de manière différente depuis l'indo-européen où il était peut-être indispensable, jusqu'à la langue latine où le genre grammatical n'était pas si pertinent.

La disparition de certaines catégories grammaticales procède assurément de changements de conceptions. L'opposition d'un genre animé : le masculin-féminin et d'un genre inanimé, le neutre, a dû être chose fondamentale dans le monde indo-européen. Déjà pour les Romains, elle

ne jouait pas de rôle, et l'opposition grammaticale du masculin-féminin et du neutre n'était liée de manière précise à aucune notion. En laissant tomber le neutre, le roman s'est débarrassé d'une catégorie qui depuis longtemps ne signifiait plus rien. Mais la répartition des noms entre le masculin et le féminin, qui, la plupart du temps, n'a plus de sens, a persisté, et elle ne semble pas à la veille de disparaître malgré le fait que, en général, elle n'a aucun sens (Yaguello, 1978 : 116).

Pour Meillet il semble que le genre grammatical soit arbitraire puisqu'il le considère illogique.

Jacques Damourette (1873-1943) et Édouard Pichon (1890-1940), contemporains de Meillet, s'appuient sur les théories de Humboldt ou Leibniz, qui envisageaient les langues comme le reflet de la pensée, et de ce fait le genre était aussi le reflet de « l'importance de la sexualité au sein de la civilisation française » (Mathieu, 2007 : 65). Ils définissent ce phénomène comme « sexuisemblance », c'est-à-dire qu'on associe les images de notre vie à un sexe ; cependant, selon eux, « le problème sémantique est de savoir ce qu'est, pour le psychisme du locuteur français, la sexuisemblance, pourquoi son langage comporte du masculin et du féminin et ne comporte pas d'autre classement général des substances prises en soi » (Yaguello, 1978 : 126). Donc, le genre est motivée parce que les humains associent leur pensée à un sexe masculin ou féminin. C'est l'exemple des machines, qui sont au genre féminin parce qu'elles sont les auxiliaires des hommes : la balayeuse, la perceuse, la moissonneuse... Mais ce qui donne de la puissance à la machine c'est son moteur, mot masculin.

En même temps, l'anthropo-linguiste structuraliste Edward Sapir (1884-1939) développe une théorie qui définit le genre grammatical comme une « survivance absurde » (Yaguello 1978 : 114) :

À l'heure actuelle, c'est la forme qui survit à son contenu conceptuel. Tous deux sont constamment changeants, mais, en somme, la forme tend à s'attarder même quand l'esprit s'en est échappé ou transformé. Une forme (nous pouvons nommer comme nous voulons cette tendance à conserver les distinctions de forme alors qu'elles ont vécu) est chose aussi naturelle dans la vie du langage que le sont dans la société les règles de conduite que l'on observe longtemps après qu'elles ont dépouillé leur sens primitif.

Il s'agit donc, selon Violi (1987 : 21), de la survivance d'une forme irrationnelle qui ne se lie à aucun sémantisme ; cependant, à l'origine, peut-être a-t-elle été motivée par un concept, par une connexion, une exigence classificatoire. Sapir fait appel à un « passé mythique » (Yaguello, 1978 : 21), où l'humain fait un inventaire à partir de son expérience et parle du

« dogme du subconscient », à savoir, la considération de la langue comme un fait culturel qui suit une tradition, celle de son exigence classificatoire :

[...] à une période du passé, le subconscient humain ayant fait un inventaire trop rapide des faits acquis par l'expérience, s'est laissé aller à une classification prématurée qui ne pouvait pas être modifiée et a ainsi imposé aux héritiers de son langage une science en laquelle ils ne pouvaient plus croire et qu'ils n'avaient pas la force d'abandonner. Le dogme, rapidement prescrit par la tradition, se fige dans le formalisme ; les catégories linguistiques sont l'aboutissement de ce dogme persistant, le dogme du subconscient ; elles n'ont souvent qu'une demi-réalité en tant que concepts ; leur vie propre se fond dans ce qui est la forme pour l'amour de la forme (Yaguello, 1978 : 114).

De plus, Sapir exclut la possibilité que la différence sexuelle détermine la catégorisation :

Il semblerait même plutôt forcé de penser que deux concepts grossièrement matériels et accidentels du point de vue philosophique, comme le masculin et le féminin, constituent un moyen de connexion entre qualité et personne, entre personne et action ; et il ne nous viendrait pas facilement à l'idée, si nous n'avions pas étudié les auteurs classiques, qu'il n'est pas absurde d'introduire (...) les notions combinées de nombre et de sexe (Violi, 1987 : 21).

Violi met en parallèle cette théorie avec celle d'Aristote, pour qui la différence sexuelle n'était « ni genre ni espèce, mais accident ». De cette façon, pour Sapir la langue est arbitraire et elle « n'a aucune relation avec l'imaginaire des sujets parlants » (Violi, 1987 : 24). Il s'agit seulement d'un besoin plus ou moins justifié de classer :

[...] le langage est, sous bien des aspects, aussi déraisonnable et obstiné que l'est notre esprit dans ses vues catégoriques ; il lui faut des choses bien séparées pour toutes les significations et il ne tolère pas de fantaisie vagabonde.

D'après Yaguello (p. 117), la perception de Sapir, qui considère le genre comme une catégorie inutile encore présente, est plus négative que celle de Meillet qui souligne l'effet heureux du processus d'élimination (le neutre).

Le linguiste fonctionnaliste Martinet (1908-1999) affirme que la distinction de genre entre masculin et féminin n'accomplit une fonction communicative que pour les suffixes de dérivation qui distinguent les êtres féminins et masculins et pour les pronoms de la troisième personne. Pour lui le genre naît du besoin de communication et de compréhension entre les interlocuteurs. En fait, il justifie l'apparition d'un sexe féminin pour les besoins communicatifs de la société (Mathieu, 2007 : 70). Même si l'on « ne peut parler de genre que pour des questions d'accord » (Violi, 1987 : 21), on trouve des incongruités, puisqu'il y a des langues qui ont presque réussi à se débarrasser de la distinction de genre (l'anglais, par exemple) et les

locuteurs n'ont pas d'obstacles pour l'intercompréhension. C'est le cas aussi pour les personnes qui ne maîtrisent pas bien une langue, même si elles ne font pas les accords pertinents, on peut les comprendre (Yaguello, 1978 : 113). Selon Yaguello, « le genre est loin d'être une catégorie universelle ». Ainsi, du point de vue de l'approche fonctionnaliste le genre paraît ne pas avoir d'utilité linguistique.

Lyons (1932) considère que les distinctions de genres entre les noms sont généralement redondantes du point de vue sémantique. Il reconnaît leur utilité uniquement au niveau de leur fonction pronominale.

#### **2.4.2. La dimension métaphorique du langage**

Parmi les raisonnements sur le genre grammatical, on évoque souvent la fonction métaphorique. À ce sujet, Yaguello cite Roman Jakobson pour affirmer (1978 : 117) :

Même une catégorie comme celle du genre grammatical, que l'on a souvent tenue pour purement formelle, joue un grand rôle dans les attitudes mythologiques d'une communauté linguistique. En russe, le féminin ne peut désigner une personne de sexe masculin, et le masculin ne peut caractériser une personne comme appartenant au sexe féminin. La manière de personnifier ou d'interpréter métaphoriquement les noms inanimés est influencée par leur genre.

Si l'on observe les éléments du monde naturel, on constate comment ils sont investis du symbolisme sexuel, selon Violi, qui le voit comme le résultat de la combinaison entre pertinence « objective » de certaines configurations naturelles et assimilation « subjective » de ces configurations dans l'opposition du masculin et féminin (1987 : 26).

Les oppositions entre lumière et obscurité (jour et nuit), soleil et lune, vie et mort, et les oppositions entre éléments qui configurent notre monde naturel (eau-feu, terre-air, terre-ciel) sont l'exemple de l'arbitraire selon les paradigmes culturels. Dans l'indo-européen primitif, par exemple, la lune était de genre masculin, c'est-à-dire qu'elle était liée à un symbolisme masculin, alors que le soleil était de genre féminin (Violi, 1987 : 26). Cette évolution est due au système patriarcal, selon Markale, pour qui « le changement de sexe se serait produit parallèlement à l'évolution de la société dans le sens patriarcal, au passage, dans la zone indo-européenne, du culte de la déesse mère à celui du dieu père » (Violi, 1987 : 26). À ce stade la mythologie gréco-latine, devient importante car l'opposition soleil (symbole d'un principe actif) et lune (associé au principe de féminité) est respectivement associée au dieu gréco-latin Phébus-Apollon, conducteur du char solaire et à la déesse Diane-Artémis, symbolisée par le faux lunaire. Il en est de même pour l'opposition jour-nuit où l'on trouve une corrélation avec

le nom Zeus qui provient du mot jour et qui est masculin dans toute la zone indo-européenne, tandis que la nuit est toujours un nom féminin et pour Meillet « son caractère religieux est beaucoup plus vivement senti que l'est celui du jour, parce qu'elle a quelque chose de plus mystérieux » (Violi, 1987 : 26).

Mais, s'il y a un élément imprégné d'un grand contenu sexuel, c'est la terre, féminin dans toutes les cultures. Elle est associée au cycle reproducteur, « elle est donc la matrice, la source, le giron, le refuge, l'origine de toute vie » (Yaguello, 1978 : 135). En fait, pour Mircea Eliade « les cavernes et les mines que contient le ventre de la terre sont assimilées dans de nombreuses cultures à un utérus, c'est-à-dire la matrice de la Terre-mère, et les minerais à des embryons » (Yaguello, 178 : 134). De plus, dans certaines langues, le nom qui désigne l'organe sexuel correspond au mot utilisé pour la source du fleuve. Par exemple, en babylonien le mot *pû* est la source d'un fleuve et le vagin (cependant en français l'organe féminin est du genre masculin).

Néanmoins, pour le couple eau-feu, l'indo-européen a un double système de désignation. Tantôt il est neutre et caractérisé par le trait inanimé, tantôt il est considéré comme un couple d'êtres animés (divinisés) et classés respectivement masculin et féminin. Du point de vue de Meillet il s'agit d'un comportement parfois religieux, parfois profane (Yaguello, 1978 : 135) :

Le fait de choisir soit le type « animé », soit le type « inanimé » caractérise les langues. Là où, comme en Inde ou à Rome, prévalent les préoccupations religieuses, les formes de genre « animé » tendent aussi à prévaloir. Là où, au contraire, comme en Grèce, les points de vue profanes dominent et où la pensée est toute « laïque », les formes de genre inanimé ont seules persisté... les Grecs voyaient les choses d'une manière profane et matérielle. Leurs conceptions animistes n'existent plus chez eux qu'à l'état de traces.

Ainsi, l'attribution du genre dépend, dans ce cas, de la vision du monde et du système culturel et religieux d'une civilisation donnée. Cerquiglini (2018 : 52) met en évidence cette affirmation : « la sexualisation de l'espèce humaine, de ses conduites et classifications est telle que les langues pourvues de genre n'échappent pas à un investissement sémantique de la catégorie ». Il est donc plus probable que le genre soit motivé et non pas *arbitraire, vide, impertinent*.

### **3. La féminisation de la langue française : développement du processus**

### **3.1. L'irruption de la critique féministe dans le langage**

Si l'on aborde les études concernant la question du genre avant les années 70, on constate que les premières réflexions sur les différences langagières entre hommes et femmes remontent à l'Antiquité. On estime que le texte pionnier est la description de l'ethnogenèse des Sarmates par Hérodote (V<sup>e</sup> s. av. J.-C.), où il explique les changements introduits dans la langue sous l'influence des femmes Amazones, probablement plus habiles que leurs partenaires à apprendre celle de leurs conjoints, les Scythes, avec lesquels elles avaient commencé à cohabiter (Elmiger, 2008 : 30). Ces études concernent les différences dans la « façon » de parler des hommes et des femmes. Cependant, le XVIII<sup>e</sup> siècle voit la naissance de la linguistique historique et comparative qui va s'intéresser à l'origine des genres grammaticaux, dont la question centrale est de savoir si la différence entre les genres, au moment de leur genèse, peut être attribuée à la différence entre les sexes (Elmiger, 2008 : 32).

Les années 70 sont fondamentales dans ce domaine pour deux raisons : d'une part, la sociolinguistique moderne prend compte de la variable sexe et, d'autre part, l'avènement d'un nouveau mouvement féministe (la deuxième vague) qui analyse de manière plus précise le rôle de la femme dans la société et dans la sphère privée et dénonce les inégalités au niveau professionnel, relationnel... Le processus de féminisation des noms de métiers, titres et grades ou fonctions est illustratif à ce niveau-là.

### **3.2. Quelques considérations historiques**

#### **3.2.1. La place des femmes dans les métiers et les dénominations professionnelles à travers les siècles**

Certains personnages célèbres sont représentatifs de la misogynie de leur époque: le Code civil de Napoléon assimile les femmes aux enfants, aux fous et aux faibles d'esprit ; le constituant Sylvain Maréchal veut faire passer une loi interdisant aux filles d'apprendre à lire, estimant « que les femmes n'étant assujetties à aucune charge publique, à aucune charge administrative, n'ayant même pas le droit aux fauteuils de l'Institut, elles n'ont nul besoin de savoir lire, écrire. » ; Proudhon affirme « qu'une femme qui exerce son intelligence devient laide, folle et guenon »; Michelet déclare que « la femme ne peut travailler longtemps ni debout ni assise... Elle peut travailler beaucoup, mais en variant l'attitude comme elle fait dans son ménage, allant et venant, il faut qu'elle ait un ménage, il faut qu'elle soit mariée » ; et pour finir, Doubs recommande « plutôt que d'envoyer les femmes au travail, mieux vaut les envoyer au lit » (Moreau, 1991 : 11).

Jusqu'au début de l'ère moderne, les femmes sont associées au foyer, à la famille. L'accès à la science, la politique ou l'éducation leur est refusé, le droit ignore leur existence et les métiers de prestige sont inabordables pour elles. Pourtant, dans la Rome antique, une profession échappe à cette règle : celle des *ornatrices* (ancêtres de nos esthéticiennes), domaine où l'on peut trouver une grande richesse de termes féminins très précis, ce qui met en cause la prétendue inoccupation professionnelle des femmes à cette époque-là.

En ce qui concerne l'artisanat et les métiers, l'abondance de termes féminins aussi réputés que les masculins confirment l'autonomie des femmes au Moyen Âge. Des guildes de femmes existaient à l'époque et elles avaient même la possibilité d'être admises dans certaines associations masculines en qualité de veuves, après la mort de leurs maris.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, le *Livre des métiers* d'Étienne Boileau nous dévoile de nouvelles informations concernant le métier des femmes. D'après Boileau, l'or et la soie, matières raffinées et recherchées, leur étaient confiés en exclusivité. Pourtant, d'autres codes de l'époque mentionnent les poissonnières, les blanchisseuses, etc. En tout cas, elles n'étaient exclues d'aucun métier et même dans certains domaines leur rôle était prépondérant.

La Renaissance est le témoin d'une régression concernant le travail féminin. Pratiquement tous les secteurs d'activité sont repris par des hommes y inclus le travail des *brasseuses* réservé antérieurement aux femmes, ce qui provoque la disparition de beaucoup de termes professionnels féminins. À titre d'exemple, en 1593 un arrêt du Parlement de Paris interdit aux femmes tout charge dans l'État (Paveau, 2002 : 122).

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, elles n'ont plus accès aux guildes et, de manière générale, toute activité économique de la part d'une femme est considérée indécente. Les quelques métiers "féminins", l'enseignement par exemple, sont dégradés devenant de "petits métiers" dévalorisés et mal payés.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la féminisation des emplois entraîne aussi celle des noms. Certaines femmes commencent à accéder à des professions de prestige. La forme féminine de ces professions qui jusque-là s'appliquait en général aux épouses des avocats, médecins ou professeurs universitaires, désignent à présent les femmes qui s'intègrent progressivement à ces postes.

Cela provoque le débat sur l'égalisation des emplois masculins ou féminins et de leurs noms ou titres.

### 3.2.2. Le rôle des Précieuses dans les changements linguistiques

Au XVII<sup>e</sup> siècle apparaît l'esthétique de la "Préciosité", qui veut réagir contre l'abandon et la vulgarité qui règnent à la cour d'Henri IV (Niedzwiecki, 1994 : 89). Dans ce mouvement la participation des femmes est incontestable, mais il s'agit d'une participation masquée. Les Précieuses sont connues par la pièce de Molière *Les Précieuses ridicules*, mais les travaux de Mademoiselle de Scudéry et d'autres femmes savantes passent sous silence (Niedzwiecki, 1994 : 17). Leur rôle n'a pas été suffisamment rappelé. Les salons, où se développe cet art, élaborent de nouvelles tournures ; en fait beaucoup de néologismes tels que *bravoure*, *enthousiasmer* ou *féliciter* sont des créations de la Préciosité.

Les revendications trouvent un écho favorable au sein des idéaux révolutionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle. Les femmes réclament leur droit à la liberté et à la justice puisque les hommes, c'est-à-dire l'humanité, naissent libres et égaux en droits.

Olympe de Gouges est exécutée après avoir revendiqué une "Déclaration des droits des femmes et des citoyennes". Grâce au journal *La voix des femmes*, les revendications linguistiques prennent de l'ampleur.

Dans un article publié par *Le Radical* le 18 avril 1898 sous le titre "L'Académie et la langue", Hubertine Auclert critique le sexisme de l'institution et Moreau affirme (1991 : 18) :

L'omission du féminin dans le dictionnaire contribue, plus qu'on ne le croit, à l'omission du féminin dans le Code.

L'émancipation par le langage ne doit pas être dédaignée. N'est-ce pas à force de prononcer certains mots, qu'on finit par en accepter le sens qui tout d'abord heurtait?

La féminisation de la langue est urgente puisque pour exprimer la qualité que quelques droits conquis donnent à la femme, il n'y a pas de mots.

Ainsi, à cette dernière législature, la femme a été admise à être témoin au civil, électeur pour la nomination des tribunaux de commerce, elle va pouvoir être avocat.

Eh bien, on ne sait toujours pas si on doit dire : Une témoin ? Une électeure ou une électrice ? Une avocat ou une avocate ?



### **3.3.Chronologie des démarches administratives pour aboutir à la féminisation langagière**

Le 9 février 1976, paraît la directive 76/207/CEE du Conseil, relative à la mise en œuvre du principe de l'égalité de traitement entre hommes et femmes en ce qui concerne l'accès à l'emploi, à la formation et à la promotion professionnelles, et les conditions de travail<sup>1</sup>. Ce document fait référence à l'égalité des hommes et des femmes au niveau de l'emploi, mais la réalité se heurte à l'absence de dénominations pour les femmes dans certains métiers. En fait, une transformation dans la langue est nécessaire. Il faut l'enrichir pour faciliter son évolution.

Les débuts de la féminisation langagière française se situent dans une zone concrète de l'espace francophone : le Québec. Lorsqu'en 1976 le Parti québécois gagne les élections, il se produit un mouvement social des femmes qui revendiquent l'égalité. Cette égalité concerne différents domaines, dont celui de la linguistique. L'adoption de la Charte de la langue française en 1977, appelée aussi loi 101, reconnaît le caractère officiel de la langue française au Québec. L'Office québécois de la langue française, créé le 24 mars 1961, assume alors des responsabilités en matière de création terminologique. 1973 est l'année de création du Conseil du Statut de la femme du Québec, et en 1978 cet organisme publie un rapport de synthèse sur les conditions de parité sociale, à l'école, dans la famille, au travail, et, dans ce dernier cas, sur les voies de « désexisation » des emplois (Cerquiglini, 2018 : 17). L'Office publie le 28 juillet 1979 dans la Gazette officielle du Québec un avis favorable à la féminisation et promeut la pratique épiciène (Cerquiglini, 2018 : 18). C'est donc bien au Québec que commence la féminisation des métiers et des titres.

Le processus de féminisation en France est plus tardif. Toutefois, il faut signaler que sous le mandat de Georges Pompidou, le 7 janvier 1972, est appliqué un décret qui décide la création dans chaque ministère d'une commission de terminologie qui a la fonction « d'établir pour un secteur déterminé un inventaire des lacunes du vocabulaire français ; de proposer les termes nécessaires soit pour désigner une réalité nouvelle, soit pour remplacer des emprunts indésirables aux langues étrangères » (Cerquiglini, 2018 : 28). Néanmoins le manque de dénominations professionnelles féminines n'est comblé qu'en 1984.

C'est pendant le mandat de François Mitterrand, qui va de 1981 à 1995, que se développent les circonstances favorables à la féminisation langagière. La circulaire « relative à l'égalité entre

---

<sup>1</sup> Disponible en ligne : <https://eur-lex.europa.eu/eli/dir/1976/207/oj?locale=fr>

les femmes et les hommes et à la mixité de la fonction publique » d'Yvette Roudy, Ministre du droit des femmes, et Anicet Le Pors paraît le 23 février 1983 dans le Journal Officiel (Cerquiglini, 2018 : 23). Le texte donne des conseils de rédaction : « Le libellé des avis de concours, comme celui des appels de candidatures pour pourvoir les vacances de postes, devra être rédigé de telle sorte que femmes et hommes puissent, sans ambiguïté, se sentir également concernés par ces avis ou appels » (Cerquiglini, 2018 : 24). Cette même année, dans le cadre de la journée nationale des femmes, dans une réunion qui se tient au Centre Pompidou, la linguiste Anne-Marie Houdebine conclut son intervention avec la réflexion suivante : « les femmes restent dans le représentations, individuelles et collectives, essentiellement épouses et mères comme si c'était là leur seul destin, alors qu'elles sont de plus en plus nombreuses à exercer un métier, souvent nouveau pour elles, c'est-à-dire autrefois strictement pratiqué par les hommes » (Houdebine, 1998 : 11).

Voilà le résumé de la critique féministe, tantôt les femmes sont reléguées au second plan, tantôt elles sont traitées comme un appendice de l'homme (Elmiger 2008 : 34). Le 13 juillet 1983, le Journal Officiel publie la loi connue comme loi Roudy sur l'égalité professionnelle entre les femmes et les hommes et sur la mixité de la fonction publique » dont certaines mesures cherchent à réduire les disparités.

L'année suivante, le 29 février 1984 (Journal Officiel du 3-3-84, décret n° 84-153)<sup>2</sup>, Yvette Roudy met en place la Commission de féminisation des noms de métiers, titres et fonctions, présidée par Benoîte Groult dont la finalité est de former ou remettre en usage les féminins des noms de métier, fonction, grade ou titre. La commission est intégrée par des linguistes tels qu'Anne-Marie Houdebine, Josette Rey-Debove, Edwige Khaznadar et André Martinet. Yvette Roudy déclare : « on nomme la femme cuisinière, ménagère ou infirmière, hôtesse d'accueil ou hôtesse de l'air (...) mais on ne la nomme pas au sommet de l'échelle, à moins qu'elle ne soit reine ou princesse, c'est-à-dire sans pouvoir » (Niedzwiecki, 1994 : 66). La création de cette commission soulève la polémique et l'Académie française, réticente à actualiser la langue, demande à Georges Dumézil et Claude Lévi-Strauss de rédiger une déclaration "rappelant le rôle des genres grammaticaux en français"<sup>3</sup> qui est approuvée à l'unanimité le 14 juin 1984. Son argument est toujours le même, d'une part « qu'il ne faut pas confondre le genre (d'un terme désignant une personne) et le sexe (de la personne désignée) » (Elmiger, 2008 : 171) et

---

<sup>2</sup> Texte en ligne :

[https://www.legifrance.gouv.fr/jo\\_pdf.do?id=JORFTEXT000000335619&page=Courante=00770](https://www.legifrance.gouv.fr/jo_pdf.do?id=JORFTEXT000000335619&page=Courante=00770)

<sup>3</sup> Texte disponible en ligne: <http://www.academie-francaise.fr/actualites/la-feminisation-des-noms-de-metiers-fonctions-grades-ou-titres-mise-au-point-de-lacademie>

d'autre part, bien que l'affirmation soit assez douteuse, que l'héritage latin a opté pour le masculin. La création de la commission et la réaction de l'Académie provoquent la polémique, ce qui montre que les débats sur l'égalité professionnelle et sur la langue mettent en évidence l'enjeu politique de la question (Baudino, 2006 : 188).

Deux ans plus tard, en 1986, la commission élabore une circulaire datée du 11 mars<sup>4</sup> et parue dans le Journal Officiel du 16 mars qui résume les propositions de la commission. Cette circulaire est publiée à la hâte à cause de la proximité des élections mais elle est peu appliquée (Cerquiglini, 2018 : 156). D'ailleurs, la circulaire faisait preuve de quelques manques, puisqu'elle n'abordait pas la question de la féminisation du discours et ne donnait pas d'indications sur l'emploi des formes masculines et féminines dans les textes officiels. Il s'agissait seulement d'un inventaire de règles pour féminiser le lexique (Elmiger, 2008 : 171).

Le 24 décembre 1986, le «Groupe interdisciplinaire d'enseignement et de recherche féministes de l'Université de Québec» à Montréal remet à l'Académie française un ensemble de documents sur la féminisation de la langue, qui «évolue au rythme des réalités sociales et politiques» souhaitant que «le poids de l'Académie ne pèse plus sur les mentalités françaises et européennes, et que chacune et chacun se sente désormais à l'aise dans une langue qui peut, sans trop de labeur, nous y accueillir, nous exprimer et nous rendre visibles» (Niedzwiecki, 1994 : 82)

Dans les années 90, les adeptes de la parité profitent de chaque échéance électorale pour interpellier les candidats (Baudino, 2006 : 190). En 1995 Jacques Chirac est élu président et s'engage à créer un Observatoire de la parité. En 1997, Lionel Jospin lorsqu'il est nommé ministre annonce une révision constitutionnelle pour inscrire la parité au cœur des devoirs constitutionnels (Baudino, 2006 : 190). En même temps, les femmes ministres et secrétaires d'État de ce nouveau gouvernement féminisent leur titre.

En revanche, les académiciens montrent leur désaccord. Le 9 janvier 1998 l'Académie française publie une lettre adressée au Président de la République, où elle lui demande « d'user de [son] autorité suprême pour rappeler chacun, où qu'il soit placé dans l'État, au respect dû à cette langue qui est l'élément de notre patrimoine intellectuel comme de notre avenir culturel ». Le président ignore l'appel. Deux mois plus tard, le 6 mars 1998, Lionel Jospin charge deux institutions, la Commission générale de terminologie et de néologie (Cogeter) et l'Institut

---

<sup>4</sup> Texte disponible en ligne :

[https://www.legifrance.gouv.fr/jo\\_pdf.do?id=JORFTEXT000000866501&pageCourante=04267](https://www.legifrance.gouv.fr/jo_pdf.do?id=JORFTEXT000000866501&pageCourante=04267)

National de la langue française (INaLF), d'étudier les modalités de la généralisation et de l'uniformisation de cet usage (Baudino, 2006 : 190). Les résultats de ces deux institutions ne sont pas unanimes (Elmiger, 2008 : 172). La Cogeter dans son rapport de 1998 distinguait grade, fonction et métier :

(...) le fait d'exercer une profession de celui d'avoir un grade, de porter un titre ou d'être en charge d'une fonction. Le premier implique une personnalisation car un métier n'est pas séparable des qualités singulières de celui qui l'exerce. À l'opposé, un grade, un titre, une fonction sont des mandats publics ou des rôles sociaux qui, par différence avec les professions, sont séparables des individus qui en sont les titulaires (Baudino, 2006 : 191).

Par ce fait, les règles que la Cogeter recommandent sont : utiliser le masculin générique pour la fonction et pour le métier accorder le nom en genre. La distinction entre métier et fonction était déjà employée au XIX<sup>e</sup> siècle pour limiter le nombre de professions accessibles aux femmes (Baudino, 2006 : 192).

En juin 1999, l'INaLF publie le guide *Femme, j'écris ton nom ...* « qui légitime le principe de féminisation des noms tout en reconnaissant le bienfondé d'une stricte limitation de cet usage dans les textes officiels » (Baudino, 2006 : 195). Ce guide conseille l'utilisation de noms féminins dans tous les cas, mais ne se prononce guère à propos de la féminisation des textes (Elmiger, 2008 : 172).

Entre 1998 et 1999 le gouvernement prépare la loi constitutionnelle pour promouvoir l'égalité politique entre les femmes et les hommes. De fait le 8 juillet 1999 les articles 3 et 4 de la Constitution sont modifiés. L'article 3 précise que la loi « favorise l'égal accès des hommes et des femmes aux mandats électoraux et aux fonctions électives », et l'article 4 que « les partis et groupements politiques contribuent à la mise en œuvre de ce principe<sup>5</sup> ».

---

<sup>5</sup> Texte disponible en ligne : <https://www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/dossiers/parite-et-responsabilites-politiques/des-lois-pour-inciter/les-grandes-dates-de-la-parite/>

#### 4. Dissymétries langagières

En matière de féminisation langagière il y a des questions à résoudre qui émanent de l'apprentissage scolaire. Le corps enseignant suit une méthodologie inadéquate car les élèves apprennent que la donnée linguistique de base est le masculin et le féminin est un procédé de dérivation (Khaznadar, 2000 : 218). Ce problème réside dans le fait que les grammaires françaises, depuis la Renaissance, « s'emploient à présenter le féminin comme dérivé du masculin, et l'élève, à l'âge des apprentissages cognitifs de l'enfance, subit ce formatage, gardant comme adulte la conviction de la dépendance du féminin au masculin » (Khaznadar, 2007 : 27). Khaznadar montre aussi la controverse de cette affirmation, puisque dans l'ancienne langue on observe des évolutions phonétiques issues du latin dont le paradigme variait, tantôt la forme féminine influençait la forme masculine, tantôt c'était à l'inverse (2000 : 218) :

L'idée discutable est la « création » du féminin à partir du masculin, alors que l'on peut observer dans l'ancienne langue des évolutions phonétiques parallèles, à partir du latin, de chacun des genres, se combinant avec des ajustements analogiques, dans ce langage brut en marche vers un équilibre paradigmatique où tantôt la forme masculine influe sur la forme féminine, où souvent la forme féminine réajuste la forme masculine plus instable phonétiquement.

Cette affirmation était déjà approuvée par Meillet :

Si on veut se rendre compte de ceci que, dans les langues qui ont une distinction du masculin et du féminin, le féminin est toujours dérivé du masculin, jamais la forme principale, on ne le peut évidemment qu'en songeant à la situation sociale respective de l'homme et de la femme à l'époque où se sont fixées ces formes grammaticales (Violi, 1987 : 31).

Meillet souligne que les facteurs extralinguistiques définissent la situation du genre féminin dans la langue, il n'y a pas des causes linguistiques.

Même si « féminisation » signifie « formation du féminin », il s'avère que les études diachroniques de la langue approuvent une autre réalité.

Une dissymétrie est une « faute de symétrie »<sup>6</sup>, qui dans la langue se trouve à tous les niveaux de la structure linguistique (Violi, 1987 : 31). Nous allons donc analyser les dissymétries grammaticales et sémantiques. Cependant, les dissymétries grammaticales ressortent de l'introduction du masculin générique dans la langue, qui dépeint une réalité androcentrique, consolidant les formes masculines et excluant la dimension féminine (Niedzwiecki, 1994 : 97).

---

<sup>6</sup> Dictionnaire *Le Petit Robert*.

#### 4.1. Le genre neutre et la valeur générique du masculin

Comme on le sait, dans la langue française, et dans la majorité des autres langues, le masculin est générique (non marqué), c'est-à-dire qu'il apparaît comme une sorte de genre neutre. Systématiquement, on a l'habitude de considérer le masculin générique comme un phénomène logique et universel. Cependant il y a des exemples qui le nient, puisque dans la langue iroquoise le genre générique est le féminin<sup>7</sup>. Il faut donc mettre en cause la prescription du masculin générique, soutenu par les auteurs en général parce qu'ils le contemplent comme un héritage du latin. Mais, en réalité, le latin n'avait pas de règles fixes, ce que confirme Adams (Coady, 2016 : 86) :

« La tradition grammaticale moderne a aidé à promouvoir l'idée que le genre en latin était relativement fixe. En réalité il était assez variable, non pas seulement dans la période ancienne mais aussi dans le latin classique ».

Cependant, l'Académie française (2014) signale :

« Les règles qui régissent dans notre langue la distribution des genres remontent au bas latin et constituent des contraintes internes avec lesquelles il faut composer. L'une des contraintes propres à la langue française est qu'elle n'a que deux genres pour désigner les qualités communes aux deux sexes, il a donc fallu qu'à l'un des deux genres soit conférée une valeur générique afin qu'il puisse neutraliser la différence entre les sexes. L'héritage latin a opté pour le masculin ».

Cette affirmation ne tient pas compte de certaines questions, et Edwige Khaznadar le confirme : « dire que le masculin français est héritier du neutre latin est une contrevérité » (Coady, 2016 : 89).

Pour Ann Coady (2016 : 88) les mots de l'Académie française rappellent ce que la linguiste Deborah Cameron dénomme « mystification de l'autorité » : « nier que l'autorité soit à l'œuvre (dire, par exemple, que tel ou tel usage est « tout simplement un fait de la grammaire de x ») est une mystification. »

Vu la problématique suscitée par la « neutralité » du masculin générique, Coady indique (2016 : 89) qu'il faut remettre en question quatre points. En premier lieu, il faut tenir compte du nombre de substantifs neutres qui sont passés au genre féminin, deuxièmement la qualité

---

<sup>7</sup> D'après Yaguello (1978 : 114) il faut signaler aussi que les Iroquois classent les femmes dans les inanimés, donc ils ne sont pas exempts de sexisme.

d'inanimé de la grande majorité des neutres, troisièmement la signification du concept « neutre » et finalement la confusion entre générique et neutre.

En ce qui concerne les neutres devenus féminins on trouve des exemples comme *la mer*, *la joie* ou *la feuille*. D'autre part, la plupart des substantifs neutres avaient autrefois des référents inanimés.

Les deux autres questions portent sur la définition du terme « neutre ». Il faut commencer par éclaircir son étymologie. Il vient du mot *neuter*, composé de *ne-* + *-uter*, qui signifie « ni l'un ni l'autre », excluant de ce fait le féminin et le masculin (Coady, 2016 : 90). Pour Coady, la confusion qu'entraînent les mots générique et neutre peut être *délibérée*, il ne s'agit pas de synonymes. En fait, Michel Arrivé, distingue la valeur générique et l'emploi générique :

L'emploi générique recouvre tout ce qui n'est pas spécifique : dès qu'on ne parle pas d'un individu (ou groupe d'individus) précis, on est dans l'emploi générique, par ex. la souris est un mammifère. La valeur générique correspond à une prétendue capacité abstractive propre au genre grammatical masculin qui permettait de se référer indifféremment au sexe en utilisant la forme masculine (Coady, 2016 : 91).

Même si la tendance attribue au masculin « une valeur innée de généricité », la vraie justification est qu'en latin les neutres étaient inanimés et pas nécessairement génériques (Coady, 2016 : 91).

#### **4.2. Les dissymétries grammaticales**

L'obligation de l'accord de l'adjectif, du participe, des temps composés et de l'article est un héritage du latin que partagent toutes les langues romanes. C'est alors que les dissymétries grammaticales « naissent par la difficulté de l'accord grammatical » (Yaguello, 1978 : 143).

Comme nous l'avons vu, en français le cas le plus illustratif d'irrégularité dans la formation des noms a été surtout présent dans les noms d'agent. Cependant, il s'agit d'un phénomène qui vient du XVII<sup>e</sup> siècle, car les « normes classiques ferment les possibles de la langue » (Paveau, 2002 : 122). Au Moyen Âge il y avait la *miresse* (femme médecin), *peintresse*, *tisserande*, *gouverneuse*, *avocate*. Mais la loi salique du XIV<sup>e</sup> siècle « commence à modifier le paysage féminin tant sociologique que morphologique, et les noms féminins de métiers finissent par désigner les « épouses de » » (Paveau, 2002 : 122).

Yaguello (1978 : 152), l'illustre<sup>8</sup> bien :

Notons que dans le cas où le nom d'agent constitue en même temps un titre ou un grade, le féminin désigne généralement l'*épouse* du titulaire et non son homologue féminine : ainsi, *Madame la Présidente, la colonelle, la générale, l'ambassadrice, la préfète, la maréchale, la commandante* (les grades de l'armée ont tous un féminin à partir de *commandant*, grade suffisamment élevé pour que le prestige s'étende à l'épouse ; les femmes faisant carrière dans l'armée porteront donc grade au masculin).

Edwige Khaznadar recueille dans les années 90 des dissymétries concernant les noms d'agent qu'elle repère dans la presse (1993 : 163-167) :

« **Mme Hélène Dorlhac**... [...] Giscardienne, **ancien secrétaire d'État chargé** de la condition pénitentiaire... [...] », *Le Monde*, 19.5.91, p. 6.

« **Mme Édith Cresson** va présenter... [...] **Mme Édith Cresson** a indiqué... [...] Elle... [...] elle... [...] **Le nouveau premier ministre** a manifesté... [...] Elle a annoncé... [...] », *Le Monde*, 21.5.91, p.1.

Les mots *secrétaire* et *ministre*, épiciènes, ne subissent donc aucun changement morphologique pour être féminisés, il suffit d'ajouter un déterminant féminin et d'accorder l'adjectif pertinent. Cependant la rédaction de ces titulaires se borne à représenter la femme par son nom et le pronom « elle », le nom de la profession est au masculin. Khaznadar (1993 : 150) nomme *ataxie* ce type de constructions syntaxiques, où le nom masculin est la victime d'ataxie « parce que le discours sur la femme au masculin se trouve ainsi marginalisé [...] ».

« **Une femme policier renvoyée** pour harcèlement sexuel – **Une femme policier, shériff-adjoint** du comté de F., vient d'**être renvoyée** [...] **Le policier**, dont l'identité » n'a pas été révélée, aurait porté la main aux parties génitales d'au moins deux de ses collègues masculins. [...] ... **elle** était également **connue** pour son langage « peu châtié ». « Ce n'est pas la première fois qu'**une femme policier est sanctionnée** [...] » a admis le shériff P. Les responsable policier n'a pas souhaité donner l'identité **du policier sanctionné** en raison du « caractère sensible » de l'accusation, dont **elle** pouvait encore fait appel. En outre, un autre shériff-adjoint, de sexe masculin, a été mis à pied avec **le policier sanctionné** [...] a encore révélé le sheriff P. « **Les deux**

---

<sup>8</sup> Il est à noter que l'affirmation appartient à l'époque où Yaguello écrit le livre. À cette époque-là les noms d'agent désignant « l'épouse » étaient déjà en régression.



**policiers** sont accusés d'attouchements commis pendant le service », a-t-il ajouté », *Rep.*, 25.11.92, p.24

En laissant de côté le contenu de cet extrait, il illustre bien l'amalgame des genres grammaticaux. Cet exemple montre un problème grammatical qui n'est toujours pas résolu. Il s'agit du masculin pluriel. Lorsqu'un énoncé parle d'hommes et de femmes, la forme utilisée est toujours le masculin pluriel (« **Les deux policiers** sont accusés d'attouchements commis pendant le service »).

Le domaine sportif témoigne aussi de ce type de dissymétries. Même s'il y avait des formes féminines attestées dans les dictionnaires, la forme prédominante est la masculine Tetet (1997 : 211) en offre l'exemple suivant :

« Sabine Deneuve, une star à sa façon [titre] L'**entraîneur** des basketteuses de l'AS Montferrand présente la particularité d'être la seule femme à entraîner dans l'élite féminine [...] » (E, 2-4-97, p. 7).

Il s'avère donc que les résistances à la féminisation sont plus grandes quand les métiers sont valorisés car la féminisation est « sentie comme une dévalorisation » (Paveau, 2002 : 123). Ces « résistances » suivent différents modes de formation :

[...] la flexion morphologique (marques sur le nom, du type *écrivaine*, *directrice*), la flexion morphosyntaxique (le marquage est assuré par le déterminant pour les noms épiciques du type *la ministre*, *la judoka*) et ce qu'on peut appeler la flexion énonciative par reprise pronominale (*les ministres*, *elles sont admirables*), lexicale (*les ministres sont de bonnes négociatrices*), ou par phénomène d'accord (*les ministres sont compétentes*) (Paveau, 2002 : 123).

Bien que les exemples appartiennent aux années 90, la féminisation langagière dans le nouveau millénaire n'a pas connu d'énormes progrès. En 1635 Richelieu fonde l'Académie française, qui au cours de son existence a publié neuf éditions de son dictionnaire, mais elle ne recense pas encore l'usage de *une auteure*, *une professeure* ou *une écrivaine*. (Gervais-le Garff, 2007 : 27). Ce n'est pas le cas du *Petit Robert* « considéré comme la référence absolue en matière de français normatif » et qui fonctionne vraiment comme « un outil de référence à l'usage en vigueur et non plus à la variété de langue connue sous le nom de *bon usage* » (Gervais-le Garff, 2007 : 30). Il y a donc un conflit entre lexicographes et académiciens. Les académiciens prennent « l'autorité prescriptive en matière de langue » et « en matière de féminisation optent pour une position fossilisée qui relève d'un jugement de valeur social et non morphologique » (Gervais-le Garff, 2007 : 30).

Cependant, il faut mettre en relief qu'il y a des noms qu'en raison de facteurs biologiques et sociaux et historiques ne sont pas soumis à des changements morphologiques de genre. L'absence d'un terme pour des raisons biologiques s'explique par les différences physiologiques entre hommes et femmes (Elmiger, 2008 : 79). On peut dire *une parturiente*, mais ce nom ne peut pas s'attacher à un homme. D'autre part, l'absence d'un terme pour des raisons sociales et historiques s'explique par l'exclusion des femmes de certaines charges ministérielles de l'Église catholique : *curé, évêque, cardinal, pape, etc.* (Elmiger, 2008 : 81).

Il n'y a pas d'arguments linguistiques qui bloquent la féminisation d'un nom, même s'il y a des personnes obstinées à maintenir cette affirmation. Houdebine (1998 : 35) l'illustre bien :

D'autres arguments paraissent plus linguistiques : les homophonies ou homonymies régulièrement présentées comme des obstacles. Une femme exercer le métier de *plombier* certes mais *plombière* fait rire « c'est une glace ! ». Cet argument ne tient pas : on ne confond pas *le cadre* d'une entreprise et celui d'un tableau, et dans les phrases réelles, la contextualisation facilite la compréhension.

#### 4.3. Les dissymétries sémantiques

Les formes symétriques sont susceptibles de tomber dans un type de dissymétrie spécifique : la sémantique. Dans ce cas le terme féminin acquiert une connotation négative par rapport au terme masculin correspondant. Il s'agit d'« une péjoration généralisée de tout ce qui sert à qualifier ou à désigner les femmes » (Yaguello, 1978 : 178).

Tandis que le mot masculin ne porte aucun jugement moral, le lexique féminin est investi d'une connotation négative « étroitement liée à la sphère sexuelle » (Violi, 1987 : 32). Il semble que l'aspect sexuel soit inhérent aux femmes, prescrit dans leur vie dès leur naissance :

La sexualité est la principale catégorie à travers laquelle on construit la dénomination de la femme par rapport à laquelle elle peut acquérir existence et valeur. Par ailleurs, la sexualité et le corps de la femme constituent la base métaphorique et la source intarissable pour le langage des injures et des outrages (Violi, 1987 : 32).

Même si un mot n'est pas connoté au départ, il prend une nuance différente, celle de la sexualité, par le simple fait d'être féminin. C'est l'exemple d'*amazone, nymphe, jouvencelle, vénus, choléra, boudin, raquin, gonzesse* ou *rombière* (Niedzwiecki, 1998 : 103). Le suffixe -asse peut aussi attribuer un sens « haineuse » ou « péjoratif » : *pétasse, pouffiasse, grognasse* (Niedzwiecki, 1998 : 103).

Pour Violi (1987 : 32) nous pouvons diviser la sphère de la sexualité en deux axes sémantiques. D'une part la « sexualité comme utilisation » représentée par l'opposition mère vs prostituée, et d'autre part la « sexualité comme valeur » représentée par l'opposition femme belle vs femme laide. Cette dichotomie traduit l'objectivation de la femme, autrement dit elle n'est pas définie comme sujet, mais comme objet par rapport à l'opposition masculine. C'est un espace sémantique où les femmes ne jouent que le rôle d'objet, attachées à la donnée biologique qui les définit : la sexualité et la fonction reproductrice. Cette vision de la femme provient de l'ordre patriarcal, bien ancrée, malheureusement, dans notre société. De cette façon, « la différence sexuelle est réduite à l'état de rebut, à un résidu négatif, que la structure symbolique du langage reflète et reproduit » (Violi, 1987 : 32).

Le langage fonctionne donc comme un lieu défavorable pour les femmes, d'où elles sont exclues, « le lieu où la structure patriarcale est ratifiée et inscrite (Violi, 1987 : 32). Ce statut de la femme est renforcé par des conditionnements externes idéologiques, un imaginaire social constitué par les mentalités les plus conservatrices (Houdebine, 1998 : 35).

Voyons donc comment du simple mot *femme* ressortent tout type de péjorations. *Femme* dans un sens absolu est assimilé à *femme de mauvaise vie*, cependant *homme* « pris dans un sens absolu ne peut être que laudatif. On dit « Sois un homme ! » et on ne dit pas « sois une femme, ma fille » (Yaguello, 1978 : 178).

Les adjectifs élogieux, si l'on les assigne à des femmes, ils prennent le sens antagonique. Donc, dans la langue, si l'on parle d'une *femme galante*, il s'agit d'une « femme de mauvaise vie », mais un *homme galant* est un « homme bien élevé ». Une *honnête femme* est une femme « vertueuse » et un *honnête homme* est un homme « cultivé ». Une *femme savante* est « ridicule » et un *homme savant* est « cultivé » (Yaguello, 1978 : 178).

Il y a d'autres adjectifs qui sont impensables si l'on les attache à un homme. Une *femme légère* « l'est de mœurs », mais un homme, « s'il lui arrive d'être léger, ne peut l'être que d'esprit ». On écoute dire une *filles* ou une *femme facile*, mais pas un *homme facile* ; une *femme de petite vertu*, mais pas un *homme de petite vertu* ; une *faible femme*, mais pas un *faible homme* ; on dit une *femme de mauvaise vie* et si l'on parle d'un homme, c'est un *Don Juan*. (Yaguello, 1978 : 179). Il en est de même pour le mot *filles*. Dire *aller chez les filles* ou *filles de joie* est péjoratif, « alors que le mot *garçon* est complètement neutre » (Yaguello, 1978 : 179). Les gens utilisent des expressions telles que « tu n'es qu'une fille » signifiant qu'être une femme est quelque chose de méprisant.

Les femmes s'insèrent donc dans un groupe opprimé. On parle de *féminisme*, *femellitude*, *féminitude* et *condition féminine* dans le mêmes sens qu'on parle de *négritude*, de *condition ouvrière* ou *ouvriérisme* (Yaguello, 1978 : 180). Il n'y a aucun mot pour désigner un groupe marginal d'hommes parce qu'ils n'ont pas besoin de réaffirmer leur place.

Les mots *féminin* et *masculin* ne constituent pas non plus une symétrie. *Féminin* est « un terme presque toujours marqué, qu'il soit positif (la femme vraiment *féminine* est valorisée) ou négatif, *féminin* étant souvent synonyme de faible, insuffisant, quand ce n'est pas débile » (Yaguello, 1978 : 180).

On compte une grande quantité des mots qui se rapportent aux femmes et qui ont une nuance péjorative. Cette péjoration survient à tous les niveaux et registres de la langue et on l'apprend dès l'enfance. Il s'agit d'une certaine manière du dédain des femmes que Yaguello appelle « la langue du mépris » (1978 : 185).

#### 4.3.1. *Madame, mademoiselle*

Les termes « dame » et « madame » sont issus du latin *domina*. Etymologiquement, une dame représente une personne de sexe féminin qui reste à la maison (Niedzwiecki, 1994 : 72). « Mademoiselle » est la traduction française de *dominicella*, qui prend le sens de « jeune dame ». De manière générale, « mademoiselle » indique le « célibat » et « madame » le statut de la femme mariée. La tournure « madame la » suivie de la profession du mari, révélait jusqu'aux années 90 la position sociale de l'épouse (Niedzwiecki, 1994 : 43). *Mademoiselle*, pour sa signification, indique la « disponibilité » de la femme. Jusqu'à l'année 2012 dans les documents administratifs apparaissaient les deux formes, madame et mademoiselle, mais une circulaire du 21 février 2012 présentée à Paris, interdit la formule de « mademoiselle »<sup>9</sup>.

### 5. Le dictionnaire : un témoin de l'absence de féminin dans la langue

Tout mot différencie trois types de composantes. D'une part la composante dénotative, c'est-à-dire le sens commun du mot. D'autre part la composante connotative, à savoir la signification affective d'un terme qui n'est pas commune à tous les communicants et s'ajoute aux éléments permanents du sens d'un mot<sup>10</sup>. Finalement, la composante associative, qui concerne le champ sémantique. En règle générale, seule la valeur dénotative du mot figure dans le dictionnaire.

---

<sup>9</sup> Texte en ligne : [http://circulaire.legifrance.gouv.fr/pdf/2012/02/cir\\_34682.pdf](http://circulaire.legifrance.gouv.fr/pdf/2012/02/cir_34682.pdf)

<sup>10</sup> <http://www.cnrtl.fr/definition/connotation>

Les connotations se cachent dans les exemples d'emploi et dans les citations ; quant aux associations, elles apparaissent dans les renvois analogiques (Yaguello, 1978 : 209).

Le dictionnaire est une création idéologique qui reflète la société et l'idéologie dominante. En tant qu'autorité indiscutable, il joue un rôle de fixation et de conservation, non seulement de la langue mais aussi des mentalités et de l'idéologie (Yaguello, 1978 : 210). En définitive, on peut considérer le dictionnaire comme un ensemble de stéréotypes étant donné que sa fonction est celle de « refléter la société et l'idéologie dominante ». À cet égard, le rôle des lexicographes est mis en question, parce qu'on se demande jusqu'à quel point ils sont responsables des cas de dissymétries dans les définitions des dictionnaires.

C'est à ce stade qu'une seconde notion est remise en cause : les dictionnaires doivent-ils être descriptifs ou prescriptifs ? (Scullen, 2003 : 148). Si l'on tient compte de l'objectif de décrire la langue, il serait vrai qu'ils reflètent le sexisme que perpétue la société ; cependant, du point de vue prescriptif, les raisons des critiques sont évidentes. Par ailleurs, à côté de cette divergence, on trouve la « norme » linguistique qui pour Scullen implique un conflit, puisque l'autorité de ceux qui la définissent est discutable. Donc, dans ce domaine entrent en jeu encore une fois des considérations à caractère idéologique.

### **5.1. La genèse des dictionnaires**

Les dictionnaires occidentaux sont nés des dictionnaires bilingues. D'une part des dictionnaires latin-français puis français-latin dont les clercs ont besoin pour mieux maîtriser une langue, le latin et, d'autre part, des dictionnaires plurilingues incluant des langues vivantes parlées en Occident, dictionnaires dont les humanistes ont besoin pour se déplacer en Europe.

Il faut signaler que les dictionnaires sont faits par les hommes et pour les hommes. De cette façon, ils créent l'atmosphère idéale pour mieux soutenir leur rôle prépondérant.

En 1539 François I<sup>er</sup> promulgue l'édit de Villers-Cotterêts, qui impose le français comme langue de la loi et de la justice. En conséquence, ce sont toujours des hommes, appartenant à ces deux domaines qui sont les premiers à faire œuvre lexicographique et qui commencent ainsi le processus de normalisation de la langue française.

### 5.1.1. La trilogie fondatrice du XVII<sup>e</sup> siècle

Les trois premiers dictionnaires monolingues en français naissent dans la période du Grand Siècle.

Le premier exemplaire de cette triade est publié en 1680. Il s'agit du *Dictionnaire françois contenant les mots et les choses* de Pierre Richelet. La définition qu'on y trouve du mot *femme* illustre la conception que la société avait de la femme et a encore malgré l'écart temporel. Voyons : « Créature raisonnable faite de la main de Dieu pour tenir compagnie à l'homme » avec l'exemple suivant « Prendre une femme est une étrange chose, et c'est bien fait d'y songer toute sa vie ».

En 1690 paraît le *Dictionnaire universel* de Furetière où on peut constater que les insultes font aussi la distinction entre les deux sexes. En fait, parmi les sens de l'adjectif *imbécile* on peut trouver la définition suivante : « On appelle aussi le sexe imbecille, les femmes ». En revanche, pour l'adjectif *intelligent*, l'exemple est au masculin : « Il est intelligent ».

En ce qui concerne le mot *imbécile*, il en est de même pour le dictionnaire de Richelet, puisque l'exemple qu'il fournit est aussi : « Elle est imbécile ».

On constate dans le dictionnaire de Furetière que toutes les qualités sont en effet attribuées aux hommes et tous les défauts au trio significatif constitué par les femmes, les enfants et les vieillards (Pruvost, 2007 : 44).

La dernière manifestation de cet ensemble date de l'année 1694 et il s'agit du *Dictionnaire de l'Académie française*, un dictionnaire dont le but est d'après les Académiciens de fixer la langue et le sens des mots. Mais si l'on analyse les exemples choisis on constate leur valeur moralisatrice : « Femme s.f. La femelle de l'homme. Dieu tira la femme de la coste à Adam, les femmes sont naturellement timides. [...] La fréquentation des femmes débauchées est fort dangereuse ».

### 5.2. L'irruption des femmes à partir du XVII<sup>e</sup> siècle

Si l'on parle du XVII<sup>e</sup> siècle et de la langue française, il nous vient à l'esprit les salons de la Marquise de Rambouillet ou de la duchesse du Main. Ces femmes ont eu « une très forte influence, indirecte, elles ont harmonisé les débats, les courants littéraires et philosophiques du moment (Pruvost, 2007 : 46)

Au XIX<sup>e</sup> siècle, apparaissent des noms révélateurs tels que Larousse, présent encore à notre époque. Mais il faut d'abord faire référence au lexicographe Maurice Lachâtre qui fonde le *Dictionnaire français illustré, Panthéon scientifique, littéraire, biographique*. Voici sa définition du mot "*femme*" et les exemples qui l'illustrent :

« Femme. s.f. (pr. Fame ; du lat. foemina, qui vient de *foetare*, parce que sa destination naturelle est d'engendrer). La femelle de l'homme ». « La femme chez les sauvages est une bête de somme, dans l'Orient, un meuble, et chez les Européens, un enfant gâté ».

En 1878 paraît la septième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*. Même s'il s'agit d'une époque de développement économique, social et politique, la définition de femme ne varie pas (Pruvost, 2007 : 47). C'est la même que celle de 1694 : « *la femelle, la compagne de l'homme* ». On commence à mentionner la « *femme auteur* » et la « *femme poète* ». « *Dieu tira de la côte d'Adam. Les femmes sont naturellement timides. Il y a plus de femmes que d'hommes dans telle ville. Les maladies des femmes. Un caprice de femme. Une femme mariée. Une jolie femme. Une belle femme. Une grande femme. Une femme coquette. Une femme auteur. Une femme peintre. Une femme poète. La parure d'une femme. des habits de femme. un homme habillé en femme. Ce sultan avait un grand nombre de femmes dans son harem. Il est fort amoureux de cette femme. Sa mère est une excellente femme. Une femme bonne et charitable. Elle n'est pas femme à se laisser séduire. Cet homme est adonné au vin et aux femmes* ».

Que ce soit pour le linguiste, l'historien ou le sociologue, cette liste mérite bien une étude approfondie.

Dans Le *Littré*, on observe un déséquilibre au niveau de la longueur de la définition. *Homme* a droit à neuf pages et demie tandis que *femme* à trois et demie. Scullen (2003 : 134) en offre l'explication suivante :

Nous pourrions émettre l'hypothèse que c'est dû au fait qu'*homme* est polysémique : il recouvre le sème « être humain en général » du latin *homo* et le sème « être humain du sexe masculin » dérivé du latin *vir*. Mais *femme* est lui aussi polysémique : il recouvre trois sèmes : « être humain du sexe féminin », « épouse », et (dans des expressions comme *femme de chambre* ou *femme de ménage*) « domestique » ; la raison de cette différence de place doit donc se trouver ailleurs. Dans ce qui suit, nous avancerons que cela relève de la dissymétrie sémantique et socio-idéologique entre l'homme et la femme qui apparaît tant dans les dictionnaires que dans la société.

Pierre Larousse présente les définitions suivantes :

*«Femelle de l'homme, être humain organisé pour concevoir et mettre au monde des enfants».*

*« Collectiv. Femme en général, ensemble des personnes du sexe féminin : J'ai trouvé la FEMME plus amère que la mort. (Ecclésiaste). La FEMME est quelque chose d'éternellement changeant. (Virgile) »*

Il est fait mention des différences physiologiques : *« Chez l'homme, la taille est généralement plus élevée que chez la femme ; le crâne est aussi plus développé et renferme une plus grande quantité de cerveau. [...] Le corps de la femme peut être circonscrit par un ovale dont le plus grand diamètre est au bassin ».*

Le XX<sup>e</sup> siècle connaît un essor du rôle féminin dans le domaine de la lexicographie. D'abord, il y a un changement au niveau social, puisque les dictionnaires deviennent accessibles à la population, on est dans un processus de démocratisation des dictionnaires. Cela signifie donc que la femme devient lectrice et consommatrice potentielle du dictionnaire (Pruvost, 2007 : 51). Sur ce point, il faut signaler le travail accompli par Larousse. Le *Petit Larousse illustré*, paru en 1905 sous la direction de Claude Augé, est l'un des premiers dictionnaires à atteindre ce nouveau public.

Dans cette période le nom de Josette Rey-Debove est fondamental. Il s'agit de la première femme lexicographe française. Le lexicographe Paul Robert organise en 1952 un concours pour sélectionner du personnel et Josette Rey-Debove est choisie pour l'un de ces postes.

Pour finir, il convient de retenir cette phrase lapidaire de Victor Hugo : *Pour des réalités nouvelles il faut des mots nouveaux au dictionnaire.*

## **6. Conclusion**

En guise de conclusion, il s'avère que la perception du masculin générique, genre non marqué, comme norme grammaticale fixe, empêche la féminisation langagière dans sa totalité. Les efforts des féministes ont contribué à des changements linguistiques, cependant à l'heure actuelle des manques sont visibles, puisque lorsqu'il s'agit de l'appellation d'un groupe mixte d'hommes et de femmes, c'est le masculin générique qui prévaut. Les mesures adoptées pour palier l'état d'inégalité entre hommes et femmes en ce qui concerne les dénominations professionnelles n'ont pas donné les résultats attendus. La Cogeter n'a pas empêché



l'utilisation du masculin générique et l'INaLF n'a pas réussi à changer la perspective des institutions légitimées. On parle, bien sûr, de l'Académie française, un échec en matière de féminisation puisqu'elle ne recense pas encore les *écrivaines* ou les *professeures*. Il en va tout autrement pour d'autres dictionnaires, c'est le cas de *Le Petit Robert*, qui harmonise ses définitions avec la réalité actuelle.

Si nous faisons attention aux différents exemples de dissymétries grammaticales donnés, on voit qu'actuellement la plupart sont en désuétude. Cependant, les dissymétries sémantiques ne subissent pas le même sort, les mots féminins péjoratifs subsistent.

Dans une société vraiment paritaire, l'idéal serait d'abandonner les différences sexuelles, c'est à dire les différences physiologiques entre les personnes, étant donné que de nos jours nous comptons des identités très diverses : les queers, les transgenres, les transexuel-les, etc. Ce sont des identités qui luttent contre la binarité des sexes.

Il s'agirait donc de déboucher sur une langue inclusive : une tâche ardue, mais qui serait vitale pour éliminer toute situation d'infériorité dans la communauté.

# Références bibliographiques

- Bailly, S. (2008) : *Les Hommes, les femmes et la communication : mais que vient faire le sexe dans la langue?*. Paris : L'Harmattan.
- Baudino, C. (2006) : De la féminisation des noms à la parité : réflexion sur l'enjeu politique d'un usage linguistique. *Ela. Études de linguistique appliquée*, n° 142(2), 187-200.  
<https://www.cairn.info/revue-ela-2006-2-page-187.htm>.
- Coady, A. (2016) : La construction socio-discursive du masculin générique : discours et contre-discours. Dans S. Tomc, Sophie Bailly & Grâce Ranchon, *Pratiques et langages du genre et du sexe : déconstruire l'idéologie sexiste du binarisme*, p. 79-98. Louvain-la-Neuve: EME.
- Coutant, A. (2016) : Masculin, féminin : l'indicibilité de la non-coïncidence sexe genre. Dans S. Tomc, Sophie Bailly & Grâce Ranchon, *Pratiques et langages du genre et du sexe : déconstruire l'idéologie sexiste du binarisme*, p. 121-144. Louvain-la-Neuve: EME.
- Elmiger, D. (2008) : *La Féminisation de la langue en français et en allemand : querelle entre spécialistes et réception par le grand public*. Paris : Honoré Champion.
- Farina, A. (2007) : La femme dans l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Dans A. Farina & R. Raus, *Des mots et des femmes : racontes linguistiques : actes de la journée d'étude tenue à l'Université de Florence (1er décembre 2006)*, p.69-81. Firenze : Firenze University Press.
- Gervais-Le Garff, M-M. (2007): Le triomphe de l'usage en matière de féminisation. Dans A. Farina & R. Raus, *Des mots et des femmes : racontes linguistiques : actes de la journée d'étude tenue à l'Université de Florence (1er décembre 2006)*,. Firenze : Firenze University Press. p.27-40
- Houdebine-Gravaud, A. M. (1998) : *La Féminisation des noms de métiers : en français et dans d'autres langues*. Paris : L'Harmattan.
- Houdebine-Gravaud, A.-M. (1995) Des femmes dans la langue et les discours. Dans: *Cahier des Annales de Normandie* n°26. Mélanges René Lepelley. pp. 385-398.  
[www.persee.fr/doc/annor\\_0570-1600\\_1995\\_hos\\_26\\_1\\_2284](http://www.persee.fr/doc/annor_0570-1600_1995_hos_26_1_2284)

- Khaznadar E. (2000) : Femme, j'écris ton nom... Guide de féminisation à l'aide des noms de métiers, titres, grades et fonctions. *Cahiers de lexicologie* n° 76, vol.1, p. 215-219.
- Khaznadar, E. (1993) : Pour une première : la dénomination de la femme dans l'actualité. *Cahiers de lexicologie* n° 63, vol. 2, p. 143-169.
- Khaznadar, E. (2007) : Le non-genre académique : doctrine de la domination masculine en France. *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 26(3), 25-38.  
<https://doi.org/10.3917/nqf.263.0025>
- La féminisation des noms de métiers, fonctions, grades ou titres - Mise au point de l'Académie française. Le 10 octobre 2014. Déclaration de l'Académie française. Académie française  
<http://www.academie-francaise.fr/actualites/la-feminisation-des-noms-de-metiers-fonctions-grades-ou-titres-mise-au-point-de-lacademie>
- Mathieu, C (2018) « La sexuisemblance : théorie, discours et actualité », *Semen*, 43.  
<http://journals.openedition.org/semen/10723>
- Mathieu, C. (2007). Sexe et genre féminin : origine d'une confusion théorique. *La Linguistique*, vol. 43(2), 57-72. DOI: <https://doi.org/10.3917/ling.432.0057>
- Menouna-Juchs, A. (2016) : Pour une mise en mots des identités de sexe et de genre à l'occasion de la journée internationale de la femme. Dans S. Tomc, Sophie Bailly & Grâce Ranchon, *Pratiques et langages du genre et du sexe : déconstruire l'idéologie sexiste du binarisme*, p. 15-30. Louvain-la-Neuve: EME.
- Moureau, T. (1991) : Dictionnaire féminin-masculin des professions, des titres et des fonctions. Genève: Metropolis
- Niedzwiecki, P. (1994) : *Au féminin! : code de féminisation à l'usage de la francophonie*. Paris: Nizet.
- Paveau, M. (2002) : La féminisation des noms de métiers : résistances sociales et solutions linguistiques. *Le français aujourd'hui*, 136(1), 121-128.  
<https://doi.org/10.3917/lfa.136.0121>
- Perry, V. (2016) : Métadiscours scientifiques sur le genre : comment éviter la noyade théorique et trouver des bouées conceptuelles pour surnager en analyse de discours?. Dans S.

- Tomc, Sophie Bailly & Grâce Ranchon, *Pratiques et langages du genre et du sexe : déconstruire l'idéologie sexiste du binarisme*, p. 99-120. Louvain-la-Neuve: EME.
- Pruvost, J. (2007) : Dictionnaires d'hommes et/ou de femmes : parcours historique, bibliographique et heuristique. Dans A. Farina & R. Raus, *Des mots et des femmes : racontes linguistiques : actes de la journée d'étude tenue à l'Université de Florence (1er décembre 2006)*, p.41-68. Firenze : Firenze University Press.
- Scullen, M. E. (2003) : Les dictionnaires français : un lieu privilégié du sexisme ? *Cahiers de lexicologie*, n° 83, vol. 2, p. 131-151.
- Tetet, C. (1997) : La linguistique, le sport et les femmes. Reconnaissance, dénomination et identification de la femme sportive. *Cahiers de lexicologie* n° 71, vol.2, p. 195-220.
- Violi, P. Les origines du genre grammatical. *Langages*, 85. Le sexe linguistique, sous la direction de Luce Irigaray. pp. 15-34. <https://doi.org/10.3406/lgge.1987.1526>
- Yaguello, M. (1978): *Les Mots et les femmes: essai d'approche sociolinguistique de la condition féminine*. Paris: Payot.
- Žáčková, K. (2011): *Féminisation dans la langue française*. (Thèse de doctorat). Université Palacký, Faculté de Philosophie, Olomouc.